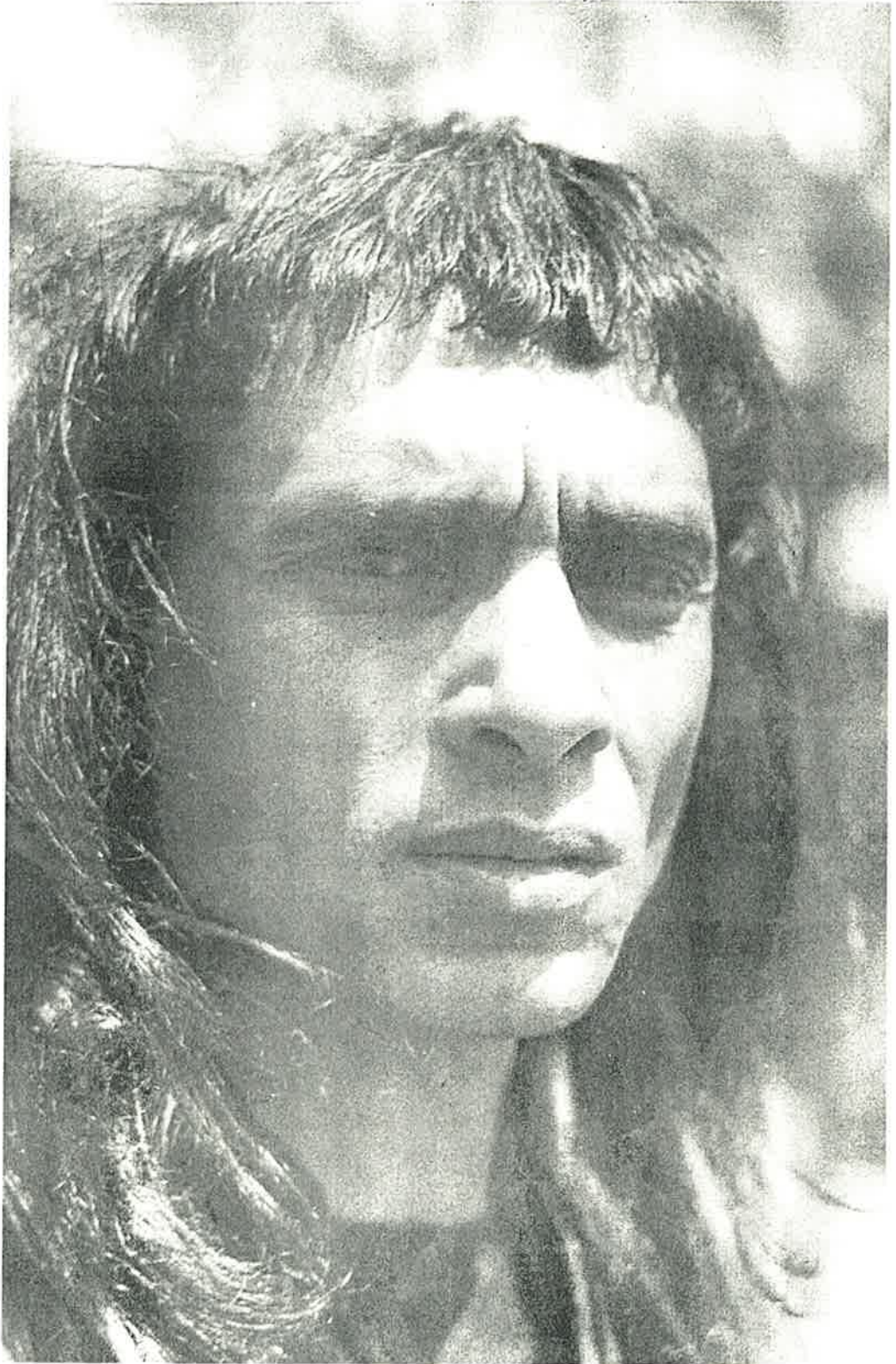


Entretien avec

Entre le miel et le fiel. La Tribune d'Octobre poursuit sa série d'interviews avec les artistes Algériens qui, de l'écriture à la chanson en passant par le cinéma et le théâtre, participent par leurs talents à la construction d'une trame culturelle, ouverte sur l'université et soucieuse d'en préserver l'essentiel, c'est-à-dire l'originalité. Safy Boutella fait partie de cette kyrielle de créateurs et d'artistes réduits à un silence monastique devant l'omnipotence de dame bêtise, la généralisation de la mièvrerie, l'incontinence des responsables en la matière, devenues par d'absurdes et inexplicables contingences les seules denrées trouvables sur le marché. L'émotion et la colère couvées ne transgressent ce visage de romain qui semble désinvoltement parcourir le temps que lorsqu'on tente de franchir amicalement cet espace chloroformé entre le fils de colonel privilégié par excellence et le saltimbanque avide de sensations, voulant les transmettre aux gens qu'il aime par dessus tout, je veux nommer son peuple qui tarde à sortir de sa léthargie. Pressé de donner son point de vue sur son itinéraire artistique très peu connu des milieux populaires, Safy Boutella aura à expliquer l'ascension d'un genre musical particulièrement mitigé : le RAI, né d'une subculture qui prend racine dans les bas-fonds des cités urbaines d'Oran et d'ailleurs. A l'évidence, après l'avoir écouté répondre avec indulgence souvent, avec véhémence parfois aux questions de Mohamed-Larbi Chelabi, Safy a sa place pleine et entière dans les sèraïls culturels et intellectuels Algériens, malgré les dénégations dont il est l'objet par ceux-là même qui crouissent dans des attitudes fielleuses et qui respirent l'air de la haine pour mieux répandre leur venin, inutilement.



Safy BOUTELLA

MUSIQUE

T.O. : Safy Boutella, parlez-nous un peu de vos débuts en tant que musicien.

S.B. : Je peux vous dire que j'ai réellement appris ce métier de toutes les façons

arrondissement, puis à l'école normale de musique avant de rejoindre l'université américaine de Berkley.

Ce cursus universitaire m'a permis par la suite de me fro-

ter une bonne trentaine de musiques de films.

T.O. : Vous aviez vécu aux Etats Unis, vous aviez par ailleurs créé votre propre école de musique, pensez-vous faire des émules et croyez-vous que cela puisse se faire un jour ?

S.B. : L'ambition de tout artiste, et par extrapolation de tout créateur, est de parvenir au terme d'une expérience ou d'une carrière d'imprimer un certain style dans le domaine qui lui est propre. C'est probablement un bonheur sans commune mesure que de se sentir proche des gens, partageant leurs rêves et leurs peines.

Quand on fait les choses dans le sens du progrès, surtout dans un pays comme le nôtre, on a généralement envie d'établir non pas son influence sur les autres, mais une sorte de communion sur le plan des idées pour avancer dans la voie de la modernité. Reste qu'il s'agit en ce qui me concerne d'un vœu pieux car, que je fasse de la musique de films, de la musique contemporaine, ou que j'organise des concerts, j'ai peine à voir cette jeunesse se départir du moindre intérêt pour le style, tant elle baigne dans les miasmes de l'immobilisme, alors qu'elle a les moyens, au moins les potentialités, d'être exigeante au niveau de la qualité.

Pour ce faire, il aurait fallu que les responsables culturels soient à la mesure de leurs missions, c'est-à-dire qu'ils concentrent leurs efforts à former l'esprit critique au lieu de faire la part belle aux médiocrités et occulter ma valeur intrinsèque sous prétexte que je suis un privilégié fils de militaire.

T.O. : Vos aviez composé pour Cheb Khaled, est-ce que vous êtes un musicien obnubilé par la mode ?

S.B. : Le RAI est un genre

assez spécial mais intéressant du fait de son impact sociologique. Néanmoins j'ai une façon d'écouter les sons telle que j'ai dû considérer à un moment donné qu'il y avait matière à y introduire la rigueur et le professionnalisme.

J'ai en conséquence voulu faire chanter Khaled sur une musique qui tienne compte d'un degré de recherche élaboré.

Vous comprendrez facilement que mon souci est de sortir des sentiers battus même s'ils s'apparentent pour l'instant à la mode pour reprendre une expression. L'essentiel est d'arriver à faire écouter aux autres une bonne musique.

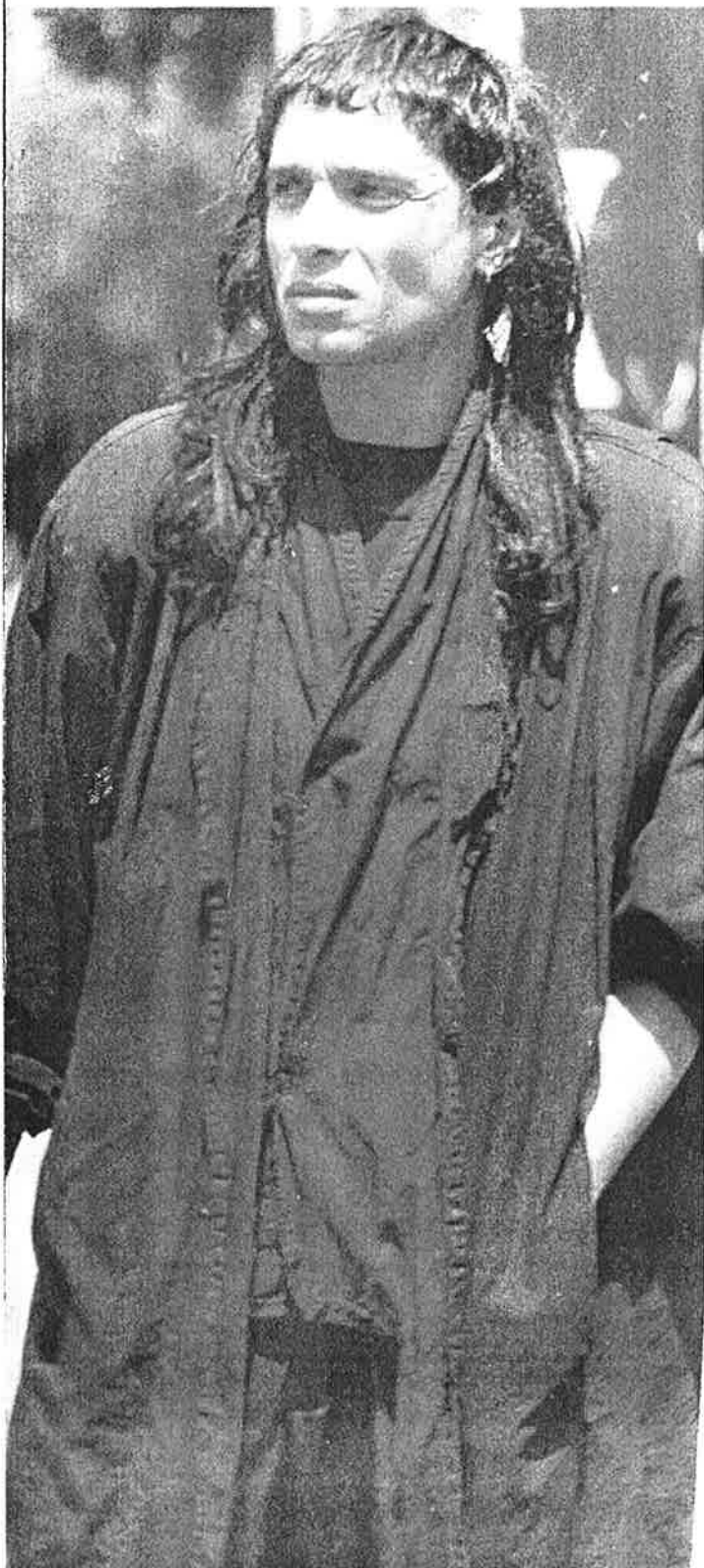
T.O. : Parlez-nous de vos rapports avec le colonel Senoussi lorsqu'il était à la tête de l'O.R.E.F. ? Rappelez-nous qu'il fut le pivot dans la vulgarisation de la musique RAI en Algérie.

J'ai rencontré le colonel Senoussi en 1984. Il m'avait alors demandé d'organiser un concert pour la commémoration du 30e anniversaire du déclenchement de la lutte armée. J'ai en la circonstance produit une œuvre contemporaine de musique néo-classique et une autre traditionnelle puisée dans le répertoire Targui.

C'était l'occasion pour nous d'apprécier chacun l'énergie et la compétence de l'autre.

Pour tout vous dire, j'ai découvert un homme de goût, volontairement tourné vers la modernité, qui conjugue, chose rarissime en Algérie, l'efficacité et la poigne. C'est une valeur assez originale en ce sens que les cercles culturels produisent soit des compétences dénuées de courage pour faire avancer les choses, soit des dictateurs qui sont à des années lumières des rudiments de l'art en général.

T.O. : L'Europe semble séduite par le RAI ; est-ce



possibles.

Après la baccalauréat, j'ai étudié au conservatoire de musique de Paris dans le 15e

arrondissement, puis à l'école normale de musique avant de rejoindre l'université américaine de Berkley. Ce cursus universitaire m'a permis par la suite de me fro-

qu'un tel engouement est justifié ?

S.B. : Oui ! pourquoi pas. Les gens ont généralement besoin de sensations nouvelles. Il se trouve que le RAI en est une, qui plus est, traduit en dehors de l'appréciation de style pur, un phénomène de société d'envergure qui ne laisse pas indifférent.

T.O. : Ne trouvez-vous pas que le RAI véhicule une façon d'être, de penser, de vivre, qui se nourrit de fantasmes d'une jeunesse en mal d'expression. Est-ce qu'il ne peut pas être autre chose ?

S.B. : Je vous rappellerai que le Blues traduisait la misère et la détresse des Noirs. Néanmoins, il est possible et probablement souhaitable d'utiliser le RAI en tant que support musical pour dire les choses et les exprimer de manière différente ? Cela pourrait être un essai intéressant mais qui ne garantirait pas forcément le succès compte tenu des résistances à toute forme de novation.

Je ne veux certainement pas dire que le RAI est un genre mineur et je ne suis pas d'accord avec ceux qui le pensent. Il est pourtant vrai qu'il est le porte flambeau d'une certaine jeunesse souvent désabusée et prête à recevoir les sons et les mots qui traduisent au mieux ses préoccupations.

Pour preuve, organisez un concert de Safy Boutella et un autre de RAI en prenant n'importe quel Cheb, dans un cas vous aurez un parterre qui se compte et dans l'autre des dizaines de milliers de spectateurs.

C'est déplorable et cela signifie que chez nous, le mal est profond, qu'il suppose un curetage général pour arriver à bout de cette médiocrité.

Actuellement les chanteurs RAI ne mettent guère plus d'une après-midi pour réaliser une chanson qui se vend à des centaines de milliers



d'exemplaires, alors que "KOUTCHE", l'album que j'ai fait avec Cheb Khaled qui a nécessité beaucoup de travail n'a pas eu le succès qu'il méritait en Algérie. La raison est simple. A partir du moment où vous essayez de produire quelque chose d'intelligent les gens ne suivent pas. L'Algérien est devenu très normatif : il a peur de bousculer ses habitudes fussent-elles mauvaises. Aussi peut-on espérer un sursaut car les compétences existent, autrement il serait vain de parler de culture quand l'heure est au business, aux magouilles et à la platitude.

T.O. : Y aurait-il des auteurs en Algérie qui pourraient donner un tout autre contenu aux textes et des compositeurs qui varieraient ces litanies qui caractérisent le genre RAI ?

S.B. : En Algérie, il y a de tout : du bon et du moins bon. C'est dire que le scepticisme est à éviter pour peu que la demande s'exprime parce que dans l'état actuel des choses, c'est elle qui fait défaut. Mais je dois dire qu'il va falloir être indulgent avec les chanteurs actuels même si le propos ne vole pas très haut car ils ont au moins le mérite de traiter par la dérision ce qu'ils n'ont pas pu affronter par la force c'est-à-dire le pouvoir. Il y a donc par delà tous les griefs que l'on peut avoir contre le RAI une volonté tenace de transgresser les tabous. J'estime que cela mérite d'être souligné et salué.

En ce qui me concerne, j'ai arrêté pour un moment de travailler car je ne savais pas quoi dire et à qui le dire. C'est une attitude déconcertante parce que je vis un véritable

dilemme. Faut-il continuer à solliciter l'effort de modernité au risque de rester sur la paille ou d'attendre que les choses bougent d'elles-mêmes pour apporter ma propre pierre à l'édifice. J'avoue n'avoir pas encore trouvé de réponses à mes interrogations. Je reste néanmoins persuadé qu'il s'agit d'un cap à passer et que le RAI est appelé à évoluer aussi bien dans les textes que dans la composition musicale.

T.O. : Est-ce que le RAI peut un jour intégrer le patrimoine national, car il vous échappe pas que dans de nombreuses familles il est pour le moins indécent d'écouter des Chebs et Chebbas qui naissent ici et là ?

S.B. : Point n'est besoin d'insister sur le caractère puérule des textes. A l'évidence si cette situation perdure, il n'y a pas grand chose à espérer. Par contre si tel que je le pense et tel que je le souhaite, le RAI accepte d'évoluer parce qu'on l'aurait voulu, il n'y a pas de raison pour qu'il n'intègre pas le patrimoine national.

L'andalous et le Chaâbi chantent l'amour et la peine de manière imagée, le RAI le fait de manière directe et quelque peu vulgaire mais le principe est fondamentalement le même. Il y a donc un effort de nettoyage à faire, il faut le faire.

**Propos recueillis par
Mohamed Larbi Chelabi**